

CIORAN

Précis de décomposition



tel gallimard

Extrait de la publication

« I'll join with black despair against my soul,
And to myself become an enemy. »

(Richard III)

GÉNÉALOGIE DU FANATISME.

En elle-même toute idée est neutre, ou devrait l'être ; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démençes ; impure, transformée en croyance, elle s'insère dans le temps, prend figure d'événement : le passage de la logique à l'épilepsie est consommé... Ainsi naissent les idéologies, les doctrines, et les farces sanglantes.

Idolâtres par instinct, nous convertissons en inconditionné les objets de nos songes et de nos intérêts. L'histoire n'est qu'un défilé de faux Absolus, une succession de temples élevés à des prétextes, un avilissement de l'esprit devant l'Improbable. Lors même qu'il s'éloigne de la religion, l'homme y demeure assujetti ; s'épuisant à forger des simulacres de dieux, il les adopte ensuite fiévreusement : son besoin de fiction, de mythologie triomphe de l'évidence et du ridicule. Sa puissance d'adorer est responsable de tous ses crimes : celui qui aime indûment un dieu, contraint les autres à l'aimer, en attendant de les exterminer s'ils s'y refusent. Point d'intolérance, d'intransigeance idéologique ou de prosélytisme qui

ne révèlent le fond bestial de l'enthousiasme. Que l'homme perde sa *faculté d'indifférence* : il devient assassin virtuel ; qu'il transforme *son* idée en dieu : les conséquences en sont incalculables. On ne tue qu'au nom d'un dieu ou de ses contrefaçons : les excès suscités par la déesse Raison, par l'idée de nation, de classe ou de race sont parents de ceux de l'Inquisition ou de la Réforme. Les époques de fer-veur excellent en exploits sanguinaires : sainte Thérèse ne pouvait qu'être contemporaine des autodafés, et Luther du massacre des paysans. Dans les crises mystiques, les gémissements des victimes sont parallèles aux gémissements de l'extase... Gibets, cachots, bagnes ne prospèrent qu'à l'ombre d'une foi, — de ce besoin de croire qui a infesté l'esprit pour jamais. Le diable paraît bien pâle auprès de celui qui *dispose* d'une vérité, de *sa* vérité. Nous sommes injustes à l'endroit des Nérons, des Tibères : ils n'inventèrent point le concept d'*hérétique* : ils ne furent que rêveurs dégénérés se divertissant aux massacres. Les vrais criminels sont ceux qui établissent une orthodoxie sur le plan religieux ou politique, qui distinguent entre le fidèle et le schismatique.

Lorsqu'on se refuse à admettre le caractère interchangeable des idées, le sang coule... Sous les résolutions fermes se dresse un poignard ; les yeux enflammés présagent le meurtre. Jamais esprit hésitant, atteint d'hamlétisme, ne fut pernicieux : le principe du mal réside dans la tension de la volonté, dans l'inaptitude au quiétisme, dans la mégalomanie prométhéenne d'une race qui crève d'idéal, qui éclate sous ses convictions et qui, pour s'être complue à bafouer le doute et la paresse, — vices plus nobles que toutes ses vertus — s'est engagée dans une voie

de perdition, dans l'histoire, dans ce mélange indécent de banalité et d'apocalypse... Les certitudes y abondent : supprimez-les, supprimez surtout leurs conséquences : vous reconstituez le paradis. Qu'est-ce que la Chute sinon la poursuite d'une vérité et l'assurance de l'avoir trouvée, la passion pour un dogme, l'établissement dans un dogme ? Le fanatisme en résulte, — tare capitale qui donne à l'homme le goût de l'efficacité, de la prophétie, de la terreur, — lèpre lyrique par laquelle il contamine les âmes, les soumet, les broie ou les exalte... N'y échappent que les sceptiques (ou les fainéants et les esthètes), parce qu'ils ne *proposent* rien, parce que — vrais bienfaiteurs de l'humanité — ils en détruisent les partis pris et en analysent le délire. Je me sens plus *en sûreté* auprès d'un Pyrrhon que d'un saint Paul, pour la raison qu'une sagesse à boutades est plus douce qu'une sainteté déchaînée. Dans un esprit ardent on retrouve la bête de proie déguisée ; on ne saurait trop se défendre des griffes d'un prophète... Que s'il élève la voix, fût-ce au nom du ciel, de la cité ou d'autres prétextes, éloignez-vous-en : satire de votre solitude, il ne vous pardonne pas de vivre en *deçà* de ses vérités et de ses emportements ; son hystérie, son bien, il veut vous le faire partager, vous l'imposer et vous défigurer. Un être possédé par une croyance et qui ne chercherait pas à la communiquer aux autres, — est un phénomène étranger à la terre, où l'obsession du salut rend la vie irrespirable. Regardez autour de vous : partout des larves qui prêchent ; chaque institution traduit une mission ; les mairies ont leur absolu comme les temples ; l'administration, avec ses règlements, — métaphysique à l'usage des singes... Tous s'efforcent de remédier à

la vie de tous : les mendiants, les incurables même y aspirent : les trottoirs du monde et les hôpitaux débordent de réformateurs. L'envie de devenir source d'événements agit sur chacun comme un désordre mental ou comme une malédiction voulue. La société, — un enfer de sauveurs ! Ce qu'y cherchait Diogène avec sa lanterne, c'était un *indifférent*...

Il me suffit d'entendre quelqu'un parler sincèrement d'idéal, d'avenir, de philosophie, de l'entendre dire « nous » avec une inflexion d'assurance, d'invoquer les « autres », et s'en estimer l'interprète, — pour que je le considère mon ennemi. J'y vois un tyran manqué, un bourreau approximatif, aussi haïssable que les tyrans, que les bourreaux de grande classe. C'est que toute foi exerce une forme de terreur, d'autant plus effroyable que les « purs » en sont les agents. On se méfie des finauds, des fripons, des farceurs ; pourtant on ne saurait leur imputer aucune des grandes convulsions de l'histoire ; ne croyant en rien, ils ne fouillent pas vos cœurs, ni vos arrière-pensées ; ils vous abandonnent à votre nonchalance, à votre désespoir ou à votre inutilité ; l'humanité leur doit le peu de moments de prospérité qu'elle connut : ce sont eux qui sauvent les peuples que les fanatiques torturent et que les « idéalistes » ruinent. Sans doctrine, ils n'ont que des caprices et des intérêts, des vices accommodants, mille fois plus supportables que les ravages provoqués par le despotisme à principes ; car tous les maux de la vie viennent d'une « conception de la vie ». Un homme politique accompli devrait approfondir les sophistes anciens et prendre des leçons de chant ; — et de corruption...

Le fanatique, lui, est incorruptible : si pour une

idée il tue, il peut tout aussi bien se faire tuer pour elle ; dans les deux cas, tyran ou martyr, c'est un monstre. Point d'êtres plus dangereux que ceux qui ont souffert pour une croyance : les grands persécuteurs se recrutent parmi les martyrs auxquels on n'a pas coupé la tête. Loin de diminuer l'appétit de puissance, la souffrance l'exaspère ; aussi l'esprit se sent-il plus à l'aise dans la société d'un fanfaron que dans celle d'un martyr ; et rien ne lui répugne tant que ce spectacle où l'on meurt pour une idée... Excédé du sublime et du carnage, il rêve d'un ennui de province à l'échelle de l'univers, d'une Histoire dont la stagnation serait telle que le doute s'y dessinerait comme un événement et l'espoir comme une calamité...

L'ANTI-PROPHÈTE.

Dans tout homme sommeille un prophète, et quand il s'éveille il y a un peu plus de mal dans le monde...

La folie de prêcher est si ancrée en nous qu'elle émerge de profondeurs inconnues à l'instinct de conservation. Chacun attend *son* moment pour proposer quelque chose : n'importe quoi. Il a une voix : cela suffit. Nous payons cher de n'être ni sourds ni muets...

Des boueux aux snobs, tous dépensent leur générosité criminelle, tous distribuent des recettes de bonheur, tous veulent diriger les pas de tous : la vie en commun en devient intolérable, et la vie avec soi-même plus intolérable encore : lorsqu'on n'intervient

point dans les affaires des autres, on est si inquiet des siennes que l'on convertit son « moi » en religion, ou, apôtre à rebours, on le nie : nous sommes victimes du jeu universel...

L'abondance des solutions aux aspects de l'existence n'a d'égale que leur futilité. L'Histoire : manufacture d'idéaux..., mythologie lunatique, frénésie des hordes et des solitaires..., refus d'envisager la réalité telle quelle, soit mortelle de fictions...

La source de nos actes réside dans une propension inconsciente à nous estimer le centre, la raison et l'aboutissement du temps. Nos réflexes et notre orgueil transforment en planète la parcelle de chair et de conscience que nous sommes. Si nous avons le juste sens de notre position dans le monde, si *comparer* était inséparable du *vivre*, la révélation de notre infime présence nous écraserait. Mais vivre, c'est s'aveugler sur ses propres dimensions...

Que si tous nos actes — depuis la respiration jusqu'à la fondation des empires ou des systèmes métaphysiques — dérivent d'une illusion sur notre importance, à plus forte raison l'instinct prophétique. Qui, avec la vision exacte de sa nullité, tenterait d'être efficace et de s'ériger en sauveur ?

Nostalgie d'un monde sans « idéal », d'une agonie sans doctrine, d'une éternité sans vie... Le Paradis... Mais nous ne pourrions exister une seconde sans nous leurrer : le prophète en chacun de nous est bien le grain de folie qui nous fait prospérer dans notre vide.

L'homme idéalement lucide, donc idéalement *normal*, ne devrait avoir aucun recours en dehors du *rien* qui est en lui... Je me figure l'entendre : « Arraché au but, à tous les buts, je ne conserve de mes

désirs et de mes amertumes que leurs formules. Ayant résisté à la tentation de conclure, j'ai vaincu l'esprit, comme j'ai vaincu la vie par l'horreur d'y chercher une solution. Le spectacle de l'homme, — quel vomitif ! L'amour, — une rencontre de deux salives... Tous les sentiments puisent leur absolu dans la misère des glandes. Il n'est de noblesse que dans la négation de l'existence, dans un sourire qui surplombe des paysages anéantis.

(Autrefois j'avais un « moi » ; je ne suis plus qu'un objet... Je me gave de toutes les drogues de la solitude ; celles du monde furent trop faibles pour me le faire oublier. Ayant tué le prophète en moi, comment aurais-je encore une place parmi les hommes ?)

DANS LE CIMETIÈRE DES DÉFINITIONS.

Sommes-nous fondés à imaginer un esprit s'écriant : « Tout m'est à présent sans objet, car j'ai donné les définitions de toutes choses » ? Et si nous pouvions l'imaginer, comment le situer dans la durée ?

Ce qui nous environne, nous le supportons d'autant mieux que nous lui donnons un nom — et passons outre. Mais embrasser une chose par une définition, si arbitraire soit-elle, et d'autant plus grave qu'elle est plus arbitraire, puisque l'âme y devance alors la connaissance, — c'est la rejeter, la rendre insipide et superflue, l'anéantir. L'esprit oisif et vacant — et qui ne s'intègre au monde qu'à la faveur du sommeil — à quoi pourrait-il s'exercer sinon à élargir le nom des choses, à les vider et à leur substituer

des formules ? Ensuite il évolue sur leurs décombres ; plus de sensations ; rien que des souvenirs. Sous chaque formule gît un cadavre : l'être ou l'objet meurt sous le prétexte auquel ils ont donné lieu. C'est la débauche frivole et funèbre de l'esprit. Et cet esprit s'est gaspillé dans ce qu'il a nommé et circonscrit. Amoureux de vocables, il haïssait le mystère des silences lourds et les rendait légers et purs : et il est devenu léger et pur, puisque allégé et purifié de tout. Le vice de définir a fait de lui un assassin gracieux, et une victime discrète.

Et c'est ainsi que s'est effacée la tache que l'âme étendait sur l'esprit et qui seule lui rappelait qu'il était vivant.

CIVILISATION ET FRIVOLITÉ.

Comment supporterions-nous la masse et la profondeur fruste des œuvres et des chefs-d'œuvre, si à leur trame, des esprits impertinents et délicieux n'avaient ajouté les franges du mépris subtil et des ironies primesautières ? Et comment pourrions-nous endurer les codes, les mœurs, les paragraphes du cœur que l'inertie et la bienséance ont superposés aux vices intelligents et futiles, si n'existaient pas ces êtres enjoués que leur raffinement place tout à la fois aux sommets et en marge de la société ?

Il faut être reconnaissant aux civilisations qui n'ont pas abusé du sérieux, qui ont joué avec les valeurs et qui se sont délectées à les enfanter et à les détruire. Connaît-on en dehors des civilisations grecque et française une démonstration plus lucidement badine du

néant élégant des choses ? Le siècle d'Alcibiade et le dix-huitième siècle français sont deux sources de consolation. Tandis que ce n'est qu'à leur stade dernier, à la dissolution de tout un système de croyances et de mœurs que les autres civilisations purent goûter à l'exercice allègre qui prête une saveur d'inutilité à la vie, — c'est en pleine maturité, en pleine possession de leurs forces et de l'avenir, que ces deux siècles connurent l'ennui insoucieux de tout et perméable à tout. Est-il symbole meilleur que celui de madame du Deffand, vieille, aveugle et clairvoyante, qui, tout en exécrant la vie, y goûte néanmoins les agréments de l'amertume ?

Personne n'atteint d'emblée à la frivolité. C'est un privilège et un art ; c'est la recherche du superficiel chez ceux qui s'étant avisés de l'impossibilité de toute certitude, en ont conçu le dégoût ; c'est la fuite loin des abîmes, qui, étant naturellement sans fond, ne peuvent mener nulle part.

Restent cependant les apparences : pourquoi ne pas les hausser au niveau d'un *style* ? C'est là définir toute époque intelligente. On en vient à trouver plus de prestige à l'expression qu'à l'âme qui la supporte, à la grâce qu'à l'intuition ; l'émotion même devient polie. L'être livré à lui-même, sans aucun préjugé d'élégance, est un monstre ; il ne trouve en lui que des zones obscures, où rôdent, imminentes, la terreur et la négation. Savoir, par toute sa vitalité, que l'on meurt, et ne pouvoir le cacher, est un acte de barbarie. Toute philosophie *sincère* renie les titres de la civilisation, dont la fonction consiste à tamiser nos secrets et à les travestir en effets recherchés. Ainsi, la frivolité est l'antidote le plus efficace au mal d'être ce qu'on est : par elle nous abusons le monde et dis-

simulons l'inconvenance de nos profondeurs. Sans ses artifices, comment ne pas rougir d'avoir une âme ? Nos solitudes à fleur de peau, quel enfer pour les autres ! Mais c'est toujours pour eux, et parfois pour nous-mêmes. que nous inventons nos apparences...

DISPARAÎTRE EN DIEU.

L'esprit qui soigne son essence distincte est menacé à chaque pas par les choses auxquelles il se refuse. L'attention — le plus grand de ses privilèges — l'abandonnant souvent, il cède aux tentations qu'il a voulu fuir, ou devient la proie de mystères impurs... Qui ne connaît ces peurs, ces frémissements, ces vertiges qui nous rapprochent de la bête, et des problèmes derniers ? Nos genoux tremblent sans se plier ; nos mains se cherchent sans se joindre ; nos yeux se lèvent et n'aperçoivent rien... Nous conservons cette fierté verticale qui raffermi notre courage ; cette horreur des gestes qui nous préserve des démonstrations ; et le secours des paupières pour couvrir des regards ridiculement ineffables. Notre glissement est proche, mais non inévitable ; l'accident curieux, mais nullement nouveau ; — un sourire point déjà à l'horizon de nos terreurs..., nous ne culbuterons point dans la prière... Car enfin *Il* ne doit pas triompher ; sa majuscule, c'est à notre ironie de la compromettre ; les frissons qu'il dispense, à notre cœur de les dissoudre.

Si vraiment un tel être existait, si nos faiblesses l'emportaient sur nos résolutions et nos profondeurs sur nos examens, alors pourquoi penser encore,

puisque nos difficultés seraient tranchées, nos interrogations suspendues et nos épouvantes apaisées ? Ce serait trop facile. Tout absolu — personnel ou abstrait — est une façon d'escamoter les problèmes ; et non seulement les problèmes, mais aussi leur racine, qui n'est autre chose qu'une panique des sens.

Dieu : chute perpendiculaire sur notre effroi, salut tombant comme un tonnerre au milieu de nos recherches qu'aucun espoir n'abuse, annulation sans détours de notre fierté inconsolée et volontairement inconsolable, acheminement de l'individu sur une voie de garage, chômage de l'âme faute d'inquiétude...

Quel plus grand renoncement que la foi ? Il est vrai que sans elle on s'engage dans une infinité d'impasses. Mais tout en sachant que rien ne peut mener à rien, que l'univers n'est qu'un sous-produit de notre tristesse, pourquoi sacrifierions-nous ce plaisir de trébucher et de nous écraser la tête contre la terre et le ciel ?

Les solutions que nous propose notre lâcheté ancestrale sont les pires désertions à notre devoir de décence intellectuelle. Se tromper, vivre et mourir dupe, c'est bien ce que font les hommes. Mais il existe une dignité qui nous préserve de disparaître en Dieu et qui transforme tous nos instants en prières que nous ne ferons jamais.

VARIATIONS SUR LA MORT.

I. — C'est parce qu'elle ne repose sur rien, parce que l'ombre même d'un argument lui fait défaut que

nous persévérons dans la vie. La mort est trop exacte ; toutes les raisons se trouvent de son côté. Mystérieuse pour nos instincts, elle se dessine, devant notre réflexion, limpide, sans prestiges, et sans les faux attraits de l'inconnu.

A force de cumuler des mystères nuls et de monopoliser le non-sens, la vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand Inconnu.

Où peut mener tant de vide et d'incompréhensible ? Nous nous agrippons aux jours parce que le désir de mourir est trop logique, partant inefficace. Que si la vie avait un seul argument pour elle — distinct, d'une évidence indiscutable — elle s'anéantirait ; les instincts et les préjugés s'évanouissent au contact de la Rigueur. Tout ce qui respire se nourrit d'invérifiable ; un supplément de logique serait funeste à l'existence, — effort vers l'Insensé... Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait. L'inexactitude de ses fins la rend supérieure à la mort ; — un grain de précision la ravalerait à la trivialité des tombeaux. Car une science positive du sens de la vie dépeuplerait la terre en un jour ; et nul forcené ne parviendrait à y ranimer l'improbabilité féconde du Désir.

II. — On peut classer les hommes suivant les critères les plus capricieux : suivant leurs humeurs, leurs penchants, leurs rêves ou leurs glandes. On change d'idées comme de cravates ; car toute idée, tout critère vient de l'extérieur, des configurations et des accidents du temps. Mais, il y a quelque chose qui vient de nous-mêmes, qui *est* nous-mêmes, une réalité invisible, mais intérieurement vérifiable, une présence insolite et de toujours, que l'on peut conce-

voir à tout instant et qu'on n'ose jamais admettre, et qui n'a d'actualité qu'avant sa consommation : c'est la mort, le vrai critère... Et c'est elle, dimension la plus intime de tous les vivants, qui sépare l'humanité en deux ordres si irréductibles, si éloignés l'un de l'autre, qu'il y a plus de distance entre eux qu'entre un vautour et une taupe, qu'entre une étoile et un crachat. L'abîme de deux mondes incommunicables s'ouvre entre l'homme qui a le sentiment de la mort et celui qui ne l'a point ; cependant tous les deux meurent ; mais l'un ignore sa mort, l'autre la sait ; l'un ne meurt qu'un instant, l'autre ne cesse de mourir... Leur condition commune les situe précisément aux antipodes l'un de l'autre ; aux deux extrémités et à l'intérieur d'une même définition ; inconciliables, ils subissent le même destin... L'un vit comme s'il était éternel ; l'autre pense continuellement son éternité et la nie dans chaque pensée.

Rien ne peut changer notre vie si ce n'est l'insinuation progressive en nous des forces qui l'annulent. Aucun principe nouveau ne lui vient ni des surprises de notre croissance ni de l'efflorescence de nos dons ; elles ne lui sont que naturelles. Et rien de naturel ne saurait faire de nous autre chose que nous-mêmes.

Tout ce qui préfigure la mort ajoute une qualité de nouveauté à la vie, la modifie et l'amplifie. La santé la conserve comme telle, dans une stérile identité ; tandis que la maladie est une activité, la plus intense qu'un homme puisse déployer, un mouvement frénétique et... stationnaire, la plus riche dépense d'énergie *sans geste*, l'attente hostile et passionnée d'une fulguration irréparable.

CIORAN

Précis de décomposition

Toute idée devrait être *neutre* ; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démenes : le passage de la logique à l'épilepsie est consommée... Ainsi naissent les mythologies, les doctrines, et les farces sanglantes. Point d'intolérance ou de prosélytisme qui ne révèle le fond bestial de l'enthousiasme.


Ce qu'il faut détruire dans l'homme, c'est sa propension à croire, son appétit de puissance, sa faculté monstrueuse d'espérer, sa hantise d'un dieu.

E.M. Cioran est né en 1911 en Roumanie où il a fait des études supérieures de philosophie. Bergsonien d'abord, il se tourna ensuite vers Nietzsche. En 1937, il fut envoyé par l'Institut français de Bucarest en France où il est resté depuis lors. *Précis de décomposition* qui parut en 1949 est le premier ouvrage qu'il écrivit en français.

Jérôme Bosch : "L'Enfer du musicien" (détail).
Musée du Prado, Madrid. Photo © Giraudon.



9 782070 297689

Extrait de la publication  77X A 29768 ISBN 2-07-029768-3